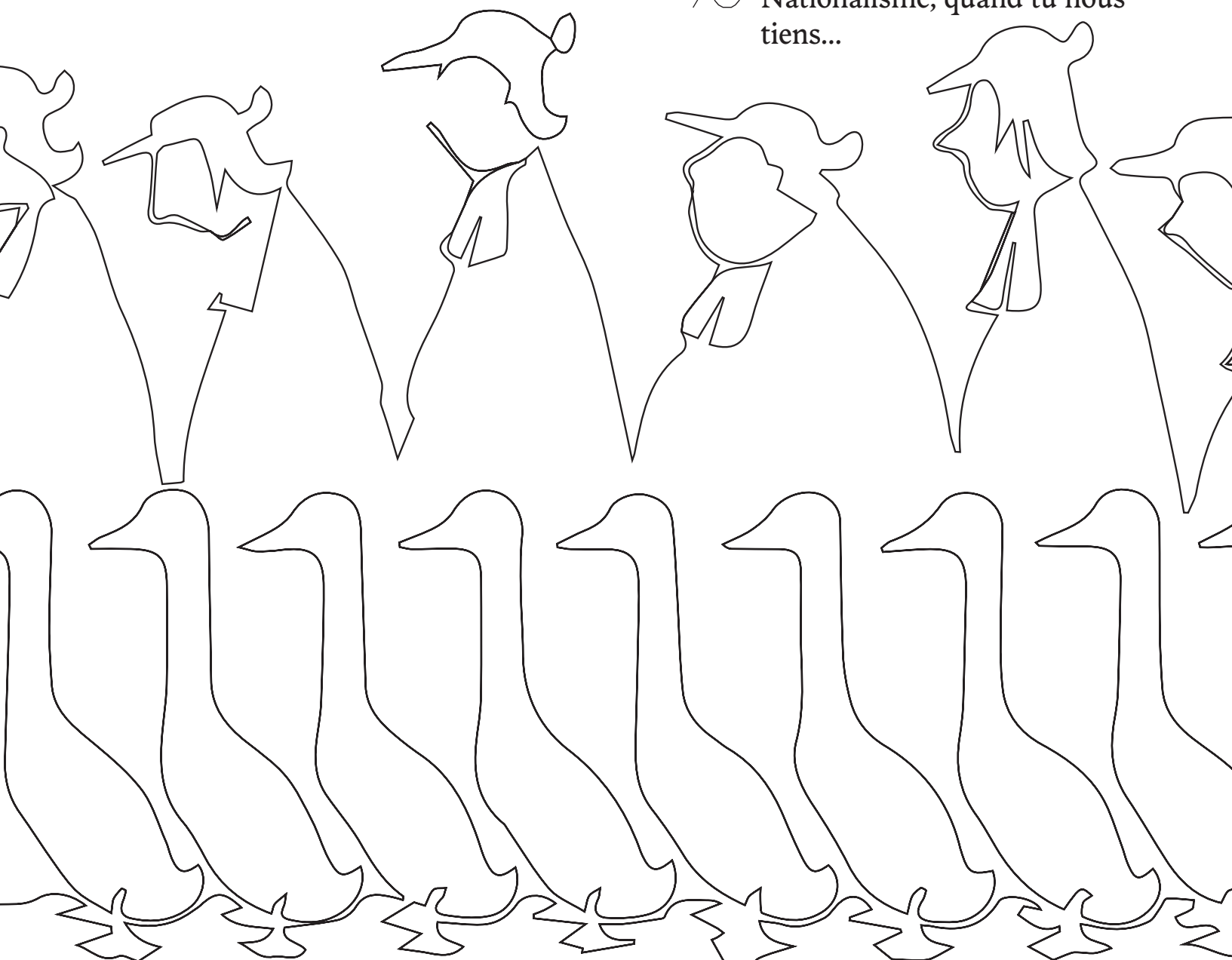


Ni dieu,
ni maître,
ni ordre
moral

Sommaire

- 4 « Toutes les religions se valent dans l'égarement »
- 27 La seule église qui illumine est celle qui brûle...
- 28 Au commencement était le génocide
- 32 Une histoire rationnelle et hérétique du monothéisme
- 37 Actualités religieuses : le déluge d'Al-Aqsa et le glaive de fer
- 40 Nationalisme, quand tu nous tiens...



**« Toutes les religions se valent dans
l'égarement »**

« Foi, incroyance, rumeurs col-
portées,
Coran, Torah, Évangile
Prescrivant leurs lois...
toute génération ses mensonges
Que l'on s'empresse de croire et con-
signer.
Une génération se distinguera-t-elle,
un jour,
En suivant la vérité ?
Deux sortes de gens sur la terre :
Ceux qui ont la raison sans religion,
Et ceux qui ont la religion et man-
quent de raison.
Tous les hommes se hâtent vers la
décomposition,
Toutes les religions se valent dans
l'égarement »,
Abu Ala Al-Maari

« Comme je marchais au milieu des
feux de l'Enfer, enchanté des plaisirs
du génie (que les anges tiennent pour
tourment et folie), je recueillis cer-
tains de leurs proverbes, avec l'idée
que, de même que les dictons en us-
age dans une nation témoignent de
son caractère, de même les proverbes
de l'Enfer montrent la nature de la
sagesse Infernale »,
William Blake

« Loin de nous tous ceux qui, avec
leur démente sainte,
sont les entraves du bonheur et de la
liberté »,
Johann Most

Notre époque est bigote. Nous avons oublié
que 1789 est le début en France d'une période
de pillages et de destruction des édifices
religieux, où les curés se font rouges ou sont
molestés. En même temps, le mouvement
égalitaire s'auto-organise dans des sections de
quartiers, abolit une première fois l'esclavage,
les juifs et juives obtiennent le statut de citoyen
et citoyenne comme les autres, la citoyenneté
française est ouverte aux résidents étrangers
et étrangères sympathisants ou acteurs de
la révolution et demeurant en France depuis
au moins un an, les femmes participent aux
assemblées de sections – dans les faits, tout
cela demandera aux personnes elles-mêmes
de batailler encore longtemps pour les rendre
effectives. Le fait religieux est à ce moment-là
comme relégué dans les poubelles de l'histoire.

Le siècle qui a suivi est à l'inverse profondément
bourgeois et clérical. La Troisième République,
composée essentiellement de royalistes, bâtit
ainsi une église somptueuse sur les ruines des
barricades communardes, à Montmartre. Ce
siècle s'achève en proclamant la séparation
de l'Église et de l'État. Impensable pour les
sans-culottes une centaine d'années avant,
qui vidaient les églises et les transformaient
en autre chose qu'un lieu de culte, quand ils
ne les brûlaient pas... Hors de question pour
elles et eux de laisser cette institution de
domination tranquille !

C'est pourquoi, il me semble, que l'athéisme se
contentant de rejeter le religieux d'un revers de
main en criant « Dieu est mort » est aveugle.
Le religieux reste partout ; il réapparaît sans
cesse (parfois violemment) et est intimement
lié au politique. Il se voit dans les temples et les
églises, dans les attentats et les mouvements
contre l'avortement, mais se cache aussi dans
la foi scientifique ou l'idolâtrie économique,
le fanatisme pour la « mère patrie » ou le
culte des symboles républicains. Sans parler
de la nouvelle tendance pseudo-libertaire à
taire les critiques de la religion ou le nouveau
fondamentalisme guerrier des « valeurs
occidentales ».

Qu'il y ait du rituel et du symbole est peut-être nécessaire à la vie sociale – il faut bien essayer de résoudre le fracas que provoque la mort et réconcilier les survivants et survivantes par le deuil, ou encore exprimer d'une certaine manière l'inexprimable par des mots. Le problème survient quand ce sont les morts qui nous dirigent, comme disait Albert Libertad dans *Le culte de la charogne* (1907). Après tout, « un mort c'est un corps rendu à la circulation sous sa triple forme : solide, liquide, gazeuse ». En outre, le symbolique n'est pas la religion : les religions sont des institutions du pouvoir organisant la domination sur leurs ouailles à travers un système de croyances et de pratiques rituelles. N'importe quel amant ou amante de la liberté trouvera toujours les religions sur son chemin.

La critique des religions a pourtant du plomb dans l'aile. Il faudrait même la laisser à ces autres fanatiques, celles et ceux de l'ordre républicain et de la patrie – quand ce n'est pas de la race blanche. Nous aurions pourtant tort de laisser les analyses et les discours sur les massacres perpétrés par des fanatiques religieux aux partisans et partisanses de l'Ordre. Déjà, pour ne pas leur laisser la main (d'autant que dans leur tête étriquée, il ne s'agit que de critiquer l'islam, certainement pas le christianisme), ensuite parce que nous sommes aussi des cibles privilégiées pour tous les fanatiques de toutes les religions.

La chanson du Père Duchesne (extrait)

Si tu veux être heureux, nom de Dieu,
Prends ton propriétaire
Coupe les curés en deux, nom de Dieu,
Fous les églises par terre, sang Dieu!
Et l'bon Dieu dans la merde, nom de Dieu,
Et l'bon Dieu dans la me-e-e-rde!

Cette chanson a été écrite en 1792 et est depuis chantée par tous et toutes les révolutionnaires...

La religion, à l'origine de l'État

La source du religieux est probablement à chercher dans les interrogations humaines face aux mystères de la vie. Il n'empêche que les religions, en tant qu'institutions organisées avec un dogme et des spécialistes du dogme (des prêtres), sont des constructions sociales et historiques. Elles ont même à voir avec le développement du pouvoir coercitif et l'émergence de l'État.

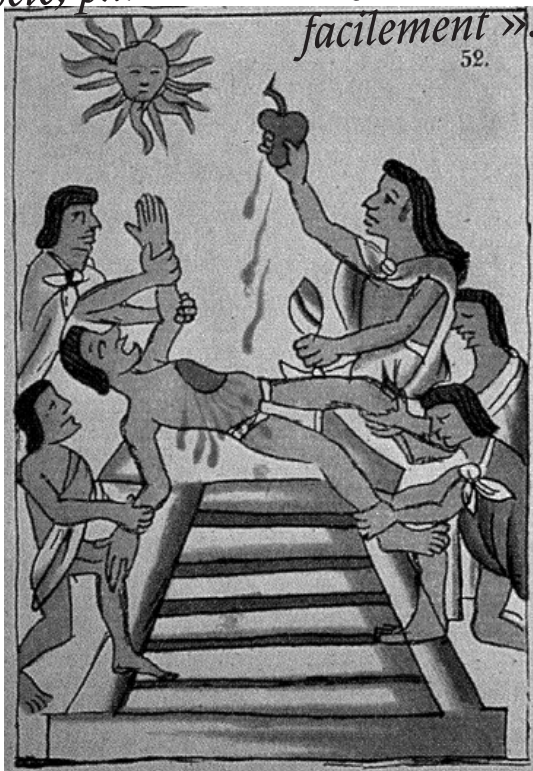
En effet, les premiers centres de pouvoir qui ressemblent à des États, avec bien souvent une influence limitée tant dans le temps que dans l'espace, sont d'abord des centres religieux et culturels où les populations viennent en pèlerinage. C'est le cas dans la Mésoamérique des Olmèques à partir de -2.500, qui rayonnent à partir de centres cérémoniels majeurs, ou encore de Chavin de Huantar, où des prêtres orchestrent leur supériorité à travers d'astucieuses mises en scène. En Mésopotamie, les premières villes apparaissent aussi autour de temples religieux. Dans ces centres, le chef devient peu à peu souverain : il cristallise pouvoir politique et dimension religieuse. L'État peut alors se constituer.

La Boétie, dans son *Discours sur la servitude volontaire* (1548), faisait de l'instrumentalisation de la religion au service du pouvoir l'un des fondements de la servitude volontaire. En Égypte antique, le pharaon est le fils de Rê, le dieu soleil au sommet du panthéon égyptien. Sur la stèle où sont inscrites les lois du roi Hammurabi de Babylone figure une introduction : Hammurabi tient son pouvoir des dieux, auxquels il rend grâce et pour qui il entretient les temples ; il est même comme une manifestation terrestre du dieu du soleil Shamash, lui assurant une éternelle royauté dont les fondements sont définitivement assurés. En Inde antique, le Livre des lois de Manu affirme que le roi a été formé des particules tirées de l'essence des principaux dieux, lui permettant de surpasser les autres mortels. L'Empereur de Chine s'appelle le Fils du Ciel, l'Inca est le fils du Soleil et le Mikado (empereur) japonais est considéré comme le

descendant de la déesse du soleil Amaterasu¹. **La servitude volontaire prend appui sur la crainte des dieux** – le plus souvent du plus éblouissant, le soleil, expliquant pourquoi personne ne peut regarder les rois en face et d'égal à égal.

Voilà qui garantit un certain pouvoir sur les individus ordinaires. Comme le rappelait Johann Most dans *La peste religieuse* (1892),

« plus l'homme tient à la religion, plus il croit. Plus il croit, moins il sait. Moins il sait, plus bête il est. Plus il est bête, plus il se laisse gouverner



1. Le dieu unique des religions monothéistes semble lui-même provenir originellement du dieu principal, Yahvé ou Yah, d'une tribu du Sinaï. Son nom désignait aussi la montagne sur laquelle il régnait. Ce dieu parmi d'autres semble avoir eu plusieurs attributions (dieu du tonnerre), dont celui de protecteur du soleil. Les chrétiens, le plus souvent sans le savoir, perpétuent l'adoration de ce dieu païen en répétant des Alléluia à tout rompre (hallelû-yah ; « louez Yah »). Quel sacrilège !

La religion est une condition de survie pour les gens au pouvoir, dans une alliance entre gouvernants et prêtres. Elle aliène en effet l'esprit et contraint à penser et sentir selon des formes déterminées. La foi aveugle place ainsi entre les mains des élites politico-religieuses un pouvoir illimité.

L'État prend ainsi racine dans l'imaginaire religieux. L'archéologie montre d'ailleurs que le développement de religions constituées autour de prêtres et prophètes, considérés comme supérieurs de par leur proximité avec les dieux, a constitué les bases de l'émergence de l'État. L'intuition de Bakounine était juste : l'État est un prolongement du pouvoir religieux et relève en réalité d'une forme de théologie.

Le souverain n'est donc pas le seul bâtisseur de l'État : les prêtres et prophètes ont aussi appuyé la constitution de cette curieuse création. L'anthropologue Pierre Clastres évoquait dans *La société contre l'Etat* (1974) la subversion de la parole par certains chamanes Tupi-Guarani, ces derniers proposant de chercher sans trêve la Terre sans Mal, c'est-à-dire, en gros, l'équivalent du Paradis. L'arrivée des Européens et des missionnaires en Amazonie a créé une telle instabilité que des prophètes ont émergé pour rassembler des tribus jusque-là divisées et motiver à des migrations lointaines. C'est une réponse à un ennemi supérieur et étranger à leur monde culturel.

Certains chamanes ont ainsi dépassé peu à peu leur rôle de guérisseur et d'intermédiaire avec le monde invisible pour concurrencer la parole du chef – un chef sans pouvoir, à part celui de rappeler les mythes fondateurs par le verbe. Les plus grands d'entre ces chamanes, les karai, exercent alors une influence grandissante sur les tribus. L'animisme – où le monde invisible est sur le même plan que le monde visible – flirte alors avec la religion – où le monde supérieur est au-dessus du monde ordinaire – ; le chamane se transforme en prophète, figure intermédiaire avant l'apparition du prêtre des religions organisées. Il s'empare de la parole, jusque-là maintenue dans la figure du chef

sans pouvoir et sous contrôle : « dans le discours des prophètes gît peut-être en germe le discours du pouvoir et, conclut Pierre Clastres, sous les traits exaltés du meneur d'hommes qui dit le désir des hommes se dissimule peut-être la figure silencieuse du Despote ». Le prophète transgresse l'ordre du verbe, en devenant le porte-parole d'une forme de transcendance, et donc en y faisant entrer la personnalisation du pouvoir.

Il se pourrait bien que l'origine de l'État soit dans cette capacité des sociétés humaines à fabriquer de la transcendance, à constituer des autorités au-delà du commun des mortels. Même les sociétés de chasseurs-cueilleurs les plus égalitaires sont régies de façon coercitive par leurs autorités cosmiques. Toutefois, ces dernières ne s'incarnent pas dans des personnes réelles sur Terre, tandis que c'est le cas avec le corps déifié du souverain et les porte-paroles des dieux que sont les prêtres. Le pouvoir bel et bien terrestre enlace l'illimitation des cieux pour asseoir une domination implacable sur les hommes et les femmes.

L'État émerge de cette puissance transcendante en se l'appropriant et surtout en organisant les rituels. Les sacrifices humains comme signes de soumission aux dieux exigent en même temps une même soumission, y compris par la force, aux puissances terrestres en charge de maintenir l'ordre. Cet ordre est spirituel avant d'être temporel. Cette réalité traverse d'ailleurs, sous des formes différentes, tout autant les autorités de sociétés explicitement religieuses que celles de sociétés plus ou moins sécularisées, comme les nôtres, et néanmoins poursuivant toujours des fétiches. Pour celles et ceux qui en douteraient : qu'est-ce que l'étrange pouvoir de l'argent, dont l'absence dans notre poche réduit drastiquement nos possibilités de faire et d'agir et pour lequel nous donnons une grande partie de notre temps pour le gagner ? Pourtant, il ne s'agit ni plus ni moins que de bouts de papier fabriqués par

des procédés industriels à peu près similaires à ceux de fabrication de brosses à dents. Qu'y a-t-il de si différent avec les objets sacrés de n'importe quelle religion ?

Le fanatisme est inhérent à la religion

Quand on évoque le fanatisme aujourd'hui, on pense au plus explosif d'entre tous : l'islamisme. Pourtant, les courants évangéliques ne sont pas en reste, influençant et finançant les pouvoirs les plus réactionnaires (comme Donald Trump, Jair Bolsonaro ou Javier Milei) ; le nationalisme hindou est adepte des pogroms antichrétiens et antimusulmans ainsi que de la ségrégation ; le bouddhisme a été un moyen de légitimer le massacre des Tamouls par les Cinghalais au Sri Lanka, ou encore celui des Rohingyas en Birmanie – d'ailleurs avec l'appui d'un groupe religieux armé, le Mouvement 969 ; le judaïsme légitime colonisation et ségrégation en Israël et Palestine, alimentant même les velléités suprémacistes et génocidaires. En fait, le fanatisme sanglant se cache dans l'ombre de toutes les religions.

La religion catholique n'est pas la dernière à avoir du sang sur les mains. Les Croisades sont bien connues, non seulement pour leurs massacres de musulmans et musulmanes, mais aussi de juifs et juives. Il faut dire que quand le fanatisme religieux rencontre la passion pour les conquêtes et les trésors, le résultat est souvent le strict opposé d'une quelconque expression de l'amour du prochain.



D'ailleurs, l'Eglise a légitimé la conquête du monde par les conquistadors et leurs successeurs. Le fusil dans une main, la Bible dans l'autre, toutes les peuplades de la planète vont apprendre dans leur chair que l'universalisme chrétien a des limites. La traite des Noirs est ainsi encouragée par le pape Nicolas V en 1454 dans ces termes : il appelle à « *insister sur la soumission et l'obéissance aveugle* » des Africains et à les « *considérer [...] comme des petits enfants que vous devez continuer à tromper* ». Ces arguments se feront encore plus clairs lorsque les puissances européennes se partageront l'Afrique au 19^e siècle. Les missionnaires sont ainsi mobilisés à la Conférence de Berlin du 26 février 1885 :

« Vous interprèterez l'Évangile, de façon à ce qu'il soit à mieux de protéger vos intérêts dans cette partie du monde. Pour ce faire, vous veillerez entre autres à désintéresser nos sauvages des richesses dont regorgent leurs sous-sols pour éviter qu'ils s'y intéressent, qu'ils ne nous fassent pas une concurrence meurtrière et rêvent un jour de vous déloger. Votre connaissance de l'Évangile vous permettra facilement de trouver des textes recommandant aux fidèles d'aimer la pauvreté. [...] Votre action doit porter essentiellement sur les jeunes. [...] Insistez particulièrement sur la soumission et l'obéissance, évitez de développer l'esprit dans les écoles, apprendre à écrire et non à raisonner ».

L'Église ? Conseiller en colonialisme et ingénieur en servitude. Il faut dire qu'elle a quelques siècles d'expérience.

Les horreurs ne sont pas seulement exportées à l'autre bout du monde. La Saint-Barthélemy par exemple est un massacre de masse de protestants et protestantes organisé par le roi de France et l'Eglise. Le 24 août 1572, on égorga et trucidait au moins 30 000 personnes. Quelques décennies auparavant, en 1506, 3 000 Juifs et Juives réfugiés d'Espagne sont tués à Lisbonne.

L'islam n'est pas en reste et connaît, elle aussi, ses persécutions peu reluisantes, dans le passé comme aujourd'hui. Il suffit de se pencher sur un régime comme celui des Ayatollahs en Iran, où les minorités culturelles et religieuses sont malmenées, les femmes opprimées et la

moindre velléité de contestation peut mener à la corde. Certes, il a existé des périodes où l'emprise religieuse s'est un peu relâchée. Très tôt en terre islamique s'est ainsi répandu la *Zandaga*, c'est-à-dire un vaste mouvement de pensées flirtant parfois avec une sorte de matérialisme². Les pouvoirs musulmans ont par ailleurs souvent été plus tolérants que leurs voisins chrétiens. Cela a été notamment le cas au Moyen-âge à Al-Andalus, dans l'actuelle Espagne, où existait une relative liberté de culte et se développait une société favorable à la connaissance basée sur l'exercice de la raison, dont Avicenne est l'un des plus illustres représentants. Il n'empêche que l'islam a fourni son lot de conversions forcées, de conquêtes sanguinaires et d'oppressions en tout genre.

L'islamisme n'est pas un phénomène historique exceptionnel. En réalité, le fanatisme est dans l'ADN de toutes les religions. Non pas que tout croyant ou toute croyante **soit obligatoirement fanatisé, mais que toutes les institutions religieuses cherchent à conquérir les cœurs et les esprits par la brutalité et la soumission**. Elles sont des armes de destruction massive de la pensée critique et ont tendance à produire des personnalités autoritaires et intolérantes.

Dans une telle ambiance, il est aisé pour des individus de céder aux simplifications les plus réductrices. L'irrationnel devient ainsi rationnel : pour les terroristes islamistes d'Al Qaeda par exemple, les musulmans sont persécutés par des ennemis, or le Coran incite les bons musulmans à mener contre eux une guerre sainte, ces ennemis sont en premier lieu les Américains et leurs alliés (et pas seulement leurs dirigeants et dirigeantes), et par conséquent la violence envers les populations occidentales est légitime. Mais dans toutes les religions, il existe des courants fanatiques propices aux meurtres de masse et au culte identitaire sanglant. Et s'il y a bien un trait commun à toutes les religions, c'est la propagande en faveur de la domination masculine, de la condamnation de l'homosexualité ou encore les affaires de pédophilie.

2. Mohamed El Khébir a rédigé une excellente brochure sur le sujet, puisant dans la poésie bachique et licenciée arabe : « Brève histoire de la libre pensée arabe ». Elle est disponible sur le Net.

L'islamisme, produit de la crise

Nous aurions tort de ne pas nous intéresser aux gens qui décapitent (comme ce fût le sort réservé à Samuel Paty en 2020). Si le religieux tient probablement son origine dans des tentatives de réponses aux angoisses de la condition humaine, il est criant que, à l'instar de ce que disait Karl Marx au sujet de « l'opium du peuple » (1844), **la religion croît avec les maux du monde terrestre**. Elle est une sorte de réconfort. Elle ouvre à fusionner avec une collectivité, et ça fonctionne d'autant mieux si elle est portée par le fanatisme et que l'individu se dissout dans la communauté sacrée.

L'islamisme est contenu en germe dans l'islam. Il n'empêche que la bascule ne s'explique pas par les préceptes de la religion – selon cette pseudo-théorie, l'islam serait, plus qu'une autre religion, d'une nature violente et incompatible avec la démocratie libérale et les Droits de l'Homme – mais bien par les replis identitaires et la brutalisation des rapports sociaux produits par nos sociétés contemporaines. D'ailleurs, si le fondamentalisme islamique d'aujourd'hui revendique être adepte d'un islam authentique et pur, il n'en est rien dans la réalité. La longue histoire islamique ne témoigne nulle part de sociétés islamiques traditionnelles se rapprochant de celles des Ayatollahs, d'Al-Qaeda, des Talibans ou des Frères Musulmans (pas plus que des pétromonarchies d'ailleurs).

L'islamisme est en réalité profondément moderne. Il est plus exactement un rejet de l'occidentalisation tout en intégrant les formes profondes du capitalisme de crise : le repli identitaire associé à une tendance globalisante. Quand Oussama Ben Laden s'adresse le 30 octobre 2004 au « peuple américain », il le fait dans un langage qui ne peut que leur être familier : il parle de liberté, de sécurité, de peuple, de travail et d'économie. Il oppose ainsi la liberté des Occidentaux à la perspective anti-impérialiste de la libération, non plus nationale comme cela a été le cas lors des mouvements de décolonisation, mais sous une forme globalisée. La mondialisation

est passée par là. Il évoque les injustices liées à la domination économique des puissances occidentales. Il fustige les élans sécuritaires des Etats-Unis et de leurs alliés, les comparant aux régimes militaires du Moyen-Orient . Il critique l'avidité de leurs classes dirigeantes, mais en même temps revendique la possibilité pour chacun de gagner de l'argent et de prospérer. Une sorte de capitalisme islamique, donc.

La tête pensante d'Al-Qaeda Ayman Al-Zawahiri prend des allures de leader révolutionnaire, dénonçant même le principe de délégation des régimes parlementaires : les lois sont faites par une minorité d'hommes et de femmes et pourtant s'imposent à tous et à toutes. La solution serait dans la soumission égale de chacun et chacune à la loi divine. Seul avec soi-même, délié de tout attachement collectif, le prêche exhorte à l'individualisme abstrait de la société marchande. En fin de compte, outre un évident talent pour l'art de la communication politicienne, leur discours parle un langage dénué d'exotisme.

L'islamisme va jusqu'à reproduire la tentation étatique et s'acoquiner avec le commerce le plus adéquat au capitalisme. Le Hezbollah libanais trempe ainsi dans le trafic de cocaïne et d'armes. Entre 2014 et 2019, Daech – le bien nommé Etat islamique – a créé son gouvernement signant des contrats juteux avec de grandes compagnies pétrolières et le géant du ciment Lafarge. Fruit d'une association entre anciens militaires irakiens et fanatiques barbus, son développement renoue avec les plus classiques tactiques politiques : alliances avec certains notables, assassinats des opposants et opposantes, déploiement d'une police secrète, système de corruption, constitution d'une base sociale hypnotisée par le charisme de quelques chefs, programme d'aides aux plus démunis montrant patte blanche, propagande efficace en utilisant les outils de communication les plus modernes. On ne peut pas dire que Daech fasse dans l'originalité. **Le rejet revendiqué de l'impérialisme occidental n'est en réalité ni plus ni moins que la continuité du même ordre capitaliste et industriel sous une autre forme.**

À bien des égards, il est même probable que ce rejet soit en réalité une forme autodestructrice de haine de soi, détournée vers une altérité fantasmée dans des termes culturels simplistes et homogénéisant : l'Occident. **Au-delà, il n'est pas très étonnant qu'un système particulièrement violent et destructeur produise des individus tout aussi violents et destructeurs.** Embrasser avec éclat la cause islamiste, en se faisant exploser, en attaquant au hasard à coup de couteau ou en cherchant à écraser le maximum de personnes au volant d'un camion, permet de sortir avec fracas d'une situation personnelle vécue comme sans issue, d'une angoisse absolue face au vide de sens de sa vie, en se reliant à une vaste communauté imaginaire. Ce n'est pas pour rien que parmi les nombreux profils des djihadistes, on trouve des jeunes un peu paumés fraîchement convertis et cela en dit long sur la misère de nos sociétés. Ce phénomène relève d'une forme de haine autodestructrice partagée (mais un partage sans consentement) : un « *homicide-suicide* », marqué par « *le désir de s'immoler dans un grand embrasement final* », comme le dit Anselm Jappe dans *La société autophage* (2017). Comment en douter quand dans une vidéo d'Al-Qaeda revendiquant les attentats de Madrid en 2004 était déclaré : « *Vous aimez la vie, nous aimons la mort, c'est pour cela que nous vaincrons* »?

La crise perpétuelle du progrès et de l'accumulation du capital a généré un climat d'angoisse et d'insécurité. De nombreux individus se réfugient alors dans des identités collectives supposées procurer un sentiment de pouvoir agir sur son destin, ou tout simplement rassurer en diluant son individualité dans la masse des semblables. Lors de sa naissance, le capitalisme s'est appuyé sur le nationalisme pour se développer. S'il revient avec vigueur, il est largement concurrencé par des identités à base religieuse. Il faut dire que les Etats-Nations ont été largement discrédités, particulièrement dans les dictatures militaires du Maghreb et du Moyen-Orient. Se tourner vers un royaume céleste, curieusement, fonctionne mieux, d'autant qu'il a l'avantage d'être déterritorialisé au moment même où

la mondialisation du capitalisme s'achève. La référence à Dieu remplace ainsi la Nation pour instaurer une communauté imaginaire propice à préserver l'ordre et faire tenir le monde du fric.

D'ailleurs, **la domination d'un dieu omniscient correspond sur bien des points à la domination impersonnelle de la cage d'acier capitaliste.** Le pouvoir des bureaucraties et de l'argent est un pouvoir aux airs vaporeux, impalpables. Pourquoi sommes-nous si dépouillés de nos possibilités sans notre porte-monnaie (ou carte de crédit) dans notre poche, ou bien sans les quelques bouts de papier administratifs obligatoires? Pourquoi perdons-nous autant de temps à « gagner notre vie », ou à remplir des dossiers intrusifs et inutiles ? Il y a bien sûr, derrière l'anonymat du pouvoir, des noms et des adresses, c'est-à-dire des gens de chair et d'os et des institutions avec des bâtiments et des infrastructures bien réels. C'est pourquoi il est nécessaire d'*identifier les ennemis* pour amorcer toute lutte contre le pouvoir (dont la religion). Mais les supprimer ne supprime pas la logique qu'ils mettent en branle (c'est pourquoi ce n'est pas qui a le pouvoir le problème, mais bien le pouvoir en lui-même). Et il n'empêche qu'une force produite comme surplombante met à genoux l'humanité. Cette force ressemble à la puissance divine. Ce n'est sans doute pas pour rien que la religion revient au goût du jour : elle peut donner l'impression de poser un nom sur cette domination d'apparence impersonnelle et implacable. Dieu, finalement, devient presque rassurant par rapport à la force gigantesque qui en quelques siècles a mis le monde au travail, broyé une quantité de vies incalculables, produit la bombe atomique et mené la planète au désastre...

Le retour à la religion n'est donc pas du tout un retour à une forme traditionnelle de pensée et d'existence, comme les progressistes béats l'analysent. Il ne s'agit pas d'une régression vers le monde d'avant la modernité capitaliste et industrielle et les fanatiques religieux d'aujourd'hui ne sont pas des nostalgiques. Au contraire. Ils sont parfaitement modernes et sont même, en

quelque sorte, en avance sur les progressistes : ils ont pris acte de la crise perpétuelle du progrès, des ravages engendrés. La promesse du paradis terrestre par l'accumulation du capital et un pouvoir bien ordonné a fait long feu. La religion s'est adaptée et se présente comme une solution. Et une solution qui a l'avantage très moderne de ne dépendre que de soi : en l'occurrence de sa foi personnelle.

De manière générale, les logiques identitaires sont le revers de l'atomisation radicale produite par la modernité capitaliste et industrielle. L'atomisation sociale laisse l'individu trop isolé pour être supportable. Les logiques identitaires offrent alors aux individus isolés le sentiment d'appartenir à une collectivité – mais une collectivité réduite à une masse. Ce n'est en effet que parce que l'individu est dilué, asservi, rendu incapable de s'autodéterminer et surtout duquel on cherche à extirper toute singularité, qu'il peut faire corps dans un repli identitaire. Il est alors condamné à être seul avec les autres ; mais c'est toujours mieux que d'être seul sans les autres. Le repli identitaire vient le soulager en le diluant dans une forme abstraite collective, que ce soit une communauté religieuse, nationale, ethnique ou « raciale ». L'islamisme est une de ces formes abstraites qui a le plus le vent en poupe actuellement. En témoignent les nombreux et nombreuses convertis partis rejoindre le Djihad au moment de l'essor de Daech. Cette fuite n'est pas du tout une opposition au carcan de la modernité capitaliste et industrielle. S'en est au contraire une forme d'expression, et derrière la revendication du rejet se cache en réalité une intégration à la nouvelle configuration des rapports sociaux en temps de crise.

L'islamisme est alors à remettre dans le contexte plus large d'une brutalisation des rapports sociaux. Il en est une forme des plus spectaculaires et des plus dynamiques. Cette brutalisation s'accroît de plus en plus et partout, y compris dans les plus grandes puissances comme les Etats-Unis, l'Inde, la France, le Brésil, la Chine, la Russie, etc. À travers la guerre aux pauvres, la chasse aux exilés, le maintien de l'ordre militarisé, le pillage des ressources, la conquête des terres,

les techniques managériales de contrôle, l'augmentation des cadences, les guerres, la mobilisation des masses, les suicides en pagaille, la prise générale de drogues et cachetons pour tenir, les meurtres de masse, tout concourt à un durcissement généralisé des interactions avec les autres et à une sorte de fascisation du pouvoir. L'islamiste n'est en ce sens pas le moins du monde étranger à cet ordre existant. C'est tout le contraire, et c'est bien cela le problème.

Le fondamentalisme en miroir des « valeurs occidentales »



Les « valeurs occidentales » ont aussi leurs curés. Manuel Valls, premier ministre sous la présidence de Hollande en France entre 2014 et 2016 en a été une caricature. Enchaînant les polémiques, il a ouvert tout grand les vannes du racisme laïc et du fondamentalisme des « valeurs occidentales ». Sa cible favorite ? Les musulmans et musulmanes, qu'il présente sans arrêt comme pas assez intégrés à la république. Notons que les Roms, jugés incapables de s'intégrer du fait « de modes de vie extrêmement différents [...] et qui sont évidemment en confrontation » en prendront aussi pour leur grade. Mais c'était un petit joueur par rapport à Georges W. Bush et ses « faucons ». A coup de bombes et d'invasions de l'Afghanistan et de l'Irak – avec les piètres résultats que l'on connaît – le président états-unien s'est fait chevalier de l'Occident contre « l'Axe du mal ». Les termes simplistes et manichéens étaient posés pour instaurer une ambiance générale de conflits culturels et identitaires.

Il faut dire qu'avec la chute du mur de Berlin en 1989, les puissances occidentales se retrouvaient sans adversaire. Il est pourtant toujours plus aisé de construire son identité sur le rejet d'une altérité en partie fantasmée. Au même moment, les promesses du bien-être pour tous et toutes, qui montraient déjà de sérieuses lacunes, se sont écroulées : il devenait évident que le développement économique rimait avec généralisation des bidonvilles, précarisation grandissante et ravages industriels. **Il était presque vital pour les pouvoirs occidentaux de se trouver un épouvantail capable de remobiliser les masses.** L'islam a pour de lui de renvoyer aux vieux fantasmes orientalistes : la cible est presque trop facile, tant l'histoire des puissances occidentales s'est souvent construite en opposition au pouvoir concurrent du bassin méditerranéen, celui des sociétés musulmanes.

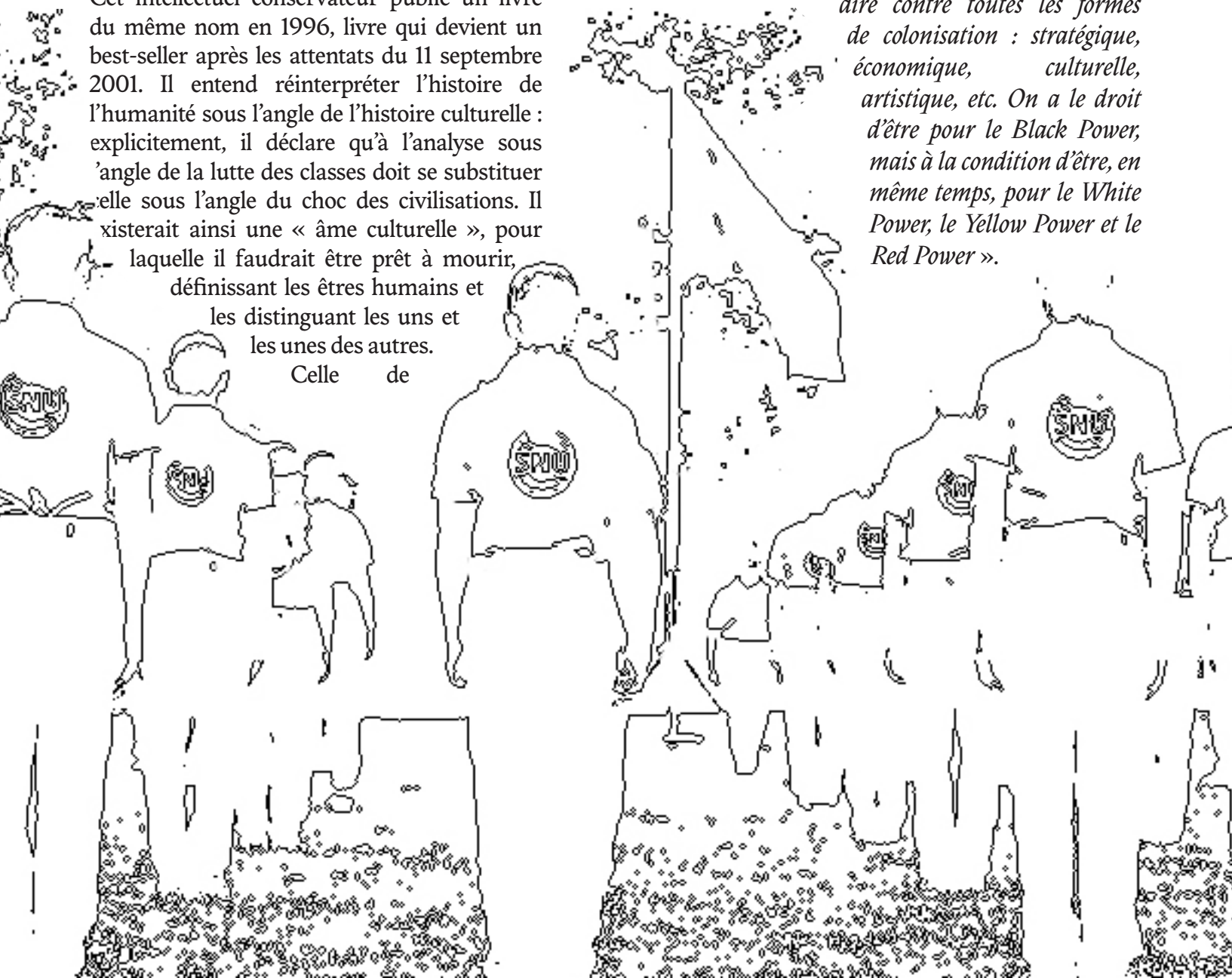
Le premier à faire couler le sang du « choc des civilisations », bien à l'abri derrière son bureau, est peut-être Samuel Huntington. Cet intellectuel conservateur publie un livre du même nom en 1996, livre qui devient un best-seller après les attentats du 11 septembre 2001. Il entend réinterpréter l'histoire de l'humanité sous l'angle de l'histoire culturelle : explicitement, il déclare qu'à l'analyse sous l'angle de la lutte des classes doit se substituer celle sous l'angle du choc des civilisations. Il existerait ainsi une « âme culturelle », pour laquelle il faudrait être prêt à mourir, définissant les êtres humains et les distinguant les uns et les unes des autres.

Celle de

l'Occident s'incarnerait particulièrement bien dans le fait de travailler avec entrain, de construire une famille bien comme il faut et d'aller à la messe le dimanche matin. Bref, une vie aliénée.

En Europe et en France en particulier, une pensée encore plus ouvertement xénophobe émergeait. La Nouvelle Droite a débuté dès les années 1970 une entreprise de redéfinition du racisme sous les oripeaux de « l'ethnodifférentialisme ». Il existerait ainsi non seulement des « peuples » ou « ethnies » identifiables et au-dessus des individus, mais ceux-ci seraient impossibles à concilier. Il serait souhaitable que chaque « ethnie » reste étanche, interdisant tout mélange. La coexistence pacifique ne pourrait se faire qu'à ce prix. C'est ce qui permet à Alain de Benoist de se faire passer pour un antiraciste, mais un antiracisme de frontières basé sur du racisme : « *Si l'on est contre la colonisation, alors il faut être pour la décolonisation réciproque, c'est-à-dire contre toutes les formes de colonisation : stratégique, économique, culturelle, artistique, etc. On a le droit d'être pour le Black Power, mais à la condition d'être, en même temps, pour le White Power, le Yellow Power et le Red Power* ».

Si l'on est contre la colonisation, alors il faut être pour la décolonisation réciproque, c'est-à-dire contre toutes les formes de colonisation : stratégique, économique, culturelle, artistique, etc. On a le droit d'être pour le Black Power, mais à la condition d'être, en même temps, pour le White Power, le Yellow Power et le Red Power ».



Les thèmes repris de plus en plus par tous les gouvernements européens du « seuil de tolérance » de l'immigration, du « grand remplacement » et de la « remigration » sont tout droit sortis du chapeau de cette grille de lecture culturaliste (et raciste). L'aspiration universaliste de la modernité a ainsi officiellement cédé à la défense agressive des « valeurs occidentales ». Il faut dire que, selon les tenants de cette position, il y aurait un déclin de l'Occident, assailli de toute part, tantôt par des vilains chinois et autres détestables russes, tantôt et surtout par d'arriérés africains et des cruels musulmans en train de grand remplacer les occidentaux. Le péché originel de cette décadence serait d'ailleurs dans le mélange des cultures – quand ce n'est pas celui des « races » qui est sous-entendu ou même exprimé.

Au nom d'un chantage morbide et d'une légitime répulsion que des fous de dieu inspirent, il faudrait se ranger bien sagement derrière l'étendard de la lutte contre le terrorisme, dernière mystification du capitalisme globalisé. **Les « valeurs occidentales » sont alors érigées en rempart. Elles prennent des formes très agressives sur tous les plans.** L'idéologie néolibérale a été un fer de lance de cette réaffirmation de l'ordre moral, associant capitalisme le plus débridé à un tour de vis aussi bien sur le plan des mœurs que du maintien de l'ordre. En France, on a eu droit à la « droite décomplexée », c'est-à-dire une droite qui assumait de reprendre les fonds de chiotte de l'extrême-droite, puis à « l'extrême-centre » (porté depuis la gauche), c'est-à-dire un gouvernement autoritaire où la moindre idée de justice sociale est suspecte de totalitarisme et le moindre agissement explicite d'opposition peut être qualifié de terrorisme. Il faut faire feu de tout bois : piétiner travailleurs, travailleuses et chômeurs, chômeuses, favoriser les multipropriétaires comme les grandes entreprises, se prémunir de l'antisémitisme tout en se rapprochant de l'extrême-droite, inscrire l'IVG dans la Constitution tout en redéveloppant des politiques natalistes (« réarmement démographique »), relancer l'industrie

nucléaire au nom de l'environnement (le cynisme n'a décidément aucune limite), défendre l'universalité de la marchandise tout en rejetant les exilés, discipliner et mobiliser les gosses à coups d'uniformes et de service national, réprimer le port du voile islamique tout en protégeant les harceleurs et les violeurs, « réarmer moralement », et surtout militariser la police et démultiplier les budgets dédiés à l'armée. Un mélange de « start-up nation » et de bruit de bottes.

La logique d'ensemble ? Préserver les pseudo-libertés économiques et les privilèges des classes dirigeantes en abolissant les libertés pour la plus grande partie de la population. C'est pour cette raison que le mythe d'un capitalisme tendant naturellement vers des régimes de démocratie libérale s'est effondré. Les Modi, Trump, Bolsonaro, Duterte, Orban, Meloni, Milei ont fini de l'achever. C'est tout le contraire aujourd'hui : les démocraties libérales penchent toutes vers l'autoritarisme le plus arbitraire, avec en arrière-plan un racisme de plus en plus assumé, tandis que les dictatures prospèrent. Une sorte de bloc bourgeois s'empresse de concentrer pouvoir et puissance tant qu'il est temps et avant que la planète s'épuise, quitte à aller puiser dans le fond des plus vieilles formes d'autorité (religion, racisme, nationalisme, patriarcat). Fini les promesses – jamais réalisées – de bien-être pour tous et toutes.

Les islamistes, à côté de leurs meilleurs ennemis que sont les suprémacistes blancs, ne sont dans ce sens rien de plus qu'une des nombreuses figures de la nouvelle brutalisation des rapports sociaux. **Les chefs despotiques, les nationalistes belliqueux, les laïcards xénophobes, croyant les combattre, sont en réalité à leurs côtés dans cette même logique du ressentiment et de la passion autoritaire à travers une grille de lecture identitaire du monde.** D'ailleurs, lorsqu'ils s'empressent d'adopter des mesures répressives et sécuritaires, n'offrent-ils pas la meilleure victoire aux islamistes ? Ne partagent-ils pas le même fondamentalisme basé sur la construction paranoïaque d'un ennemi ? Les islamistes visent justement à créer les conditions d'un conflit

culturel et religieux généralisé et à attaquer les quelques rares libertés existantes dans les démocraties dites libérales – qui ne peuvent du même coup plus être considérées comme telles et sont toutes en train de basculer dans une autre forme de régime encore plus autoritaire.

Infamies fanatiques et veuleries sécuritaires se rejoignent dans la course aux désastres et à la destruction de la liberté. Aux incantations islamistes faisant l'apologie de la mort, si possible une ceinture d'explosifs autour de la taille, résonnent comme un écho à travers l'histoire les « *Viva la muerte* » (vive la mort) des fascistes du régime franquiste. Or, avec le règne d'un nihilisme triomphant, une seule philosophie s'impose : celle de Hobbes et de la guerre de tous contre tous. Ce n'est sans doute pas un hasard si c'est la même que celle sur laquelle s'est imposée le capitalisme : une sorte de retour aux sources sans enrobage.

Les identitaires de tout poil ont beau se faire la guerre violemment, ce sont en réalité les meilleurs ennemis. Ce n'est pas pour rien que l'extrême-droite israélienne et le Hamas palestinien se sont favorisés mutuellement avant de se faire la guerre : ils partagent un intérêt commun, celui de tout ramener sur le terrain culturaliste et religieux, terrain privilégié de toutes les extrêmes-droites, qu'elles soient suprémacistes blanches, islamistes ou juives intégristes. Maintenant, ils se livrent une guerre sans merci, avec comme étendards la foi et l'identité, mais c'est toujours en premier lieu les populations qui trinquent. Aucune victoire pour la liberté n'est possible dans ce cadre-là.

Comme l'annonce Norbert Trenkle en introduction de *L'exhumation des dieux* (2021), « *on peut d'ores et déjà prévoir qu'avec l'aggravation de la crise, cette tendance s'exacerbera, en même temps qu'augmenteront l'insécurité, la précarisation et l'atomisation des rapports sociaux* ». A moins, ajouterais-je, que nous empruntions les chemins de l'agir révolutionnaire plutôt que du fatalisme, avec pour drapeau un sain internationalisme et pour base la libre association d'individus et l'entraide. Rien de nouveau sous le soleil, donc ; mais beaucoup à faire.

Balayer les religions et toutes les logiques identitaires par la révolution sociale

La critique de la religion est souvent mise de côté par nombre de soi-disant radicaux et radicales, alors qu'elle a toujours été le point de départ des poussées vers la liberté. D'ailleurs, la critique de la religion est probablement la condition première de toute critique. La religion est en effet l'institution emblématique du dépouillement des capacités autonomes des personnes à produire leur société et vivre leur vie librement. Il faudrait pourtant taire la critique, particulièrement face au racisme que subissent musulmans et musulmanes dans les pays occidentaux. Sous couvert de solidarité avec les opprimés, certains et certaines en viennent finalement à se solidariser avec une oppression. Pourtant, il est possible de se solidariser avec des personnes opprimées, y compris pour leurs croyances et quelles que soient leurs croyances, sans pour autant se taire sur la critique nécessaire de ces mêmes croyances et surtout sur la soumission qu'elles impliquent.

Se libérer du religieux finalement, c'est peut-être tout simplement prendre conscience de son poids et savoir s'en détacher, y compris par l'ironie et l'humour ; mais aussi exercer sa raison, ou encore savoir combattre les illusions dogmatiques et les fanatismes aussi bien cachés à l'ombre des foyers que s'exposant en plein jour. La liberté est à ce prix.

Cette saine pratique d'autodéfense ne saurait toutefois suffire à faire face à la lame de fond de sociétés contemporaines ayant embrassé à pleine bouche le désir d'apocalypse. L'identité est devenue une lecture du monde trop répandue, jusque chez des anarchistes. Les individus de la société moderne ont en effet tendance face aux dangers à se réfugier dans des logiques identitaires, s'enfermant dans des rapports simplistes au monde : il y a « nous » – quand ce n'est pas « moi » – et les autres, érigés en altérité essentialisée. Tout se pense en termes d'ami et d'ennemi, éventuellement de potentiels alliés. La simplification trouve son point d'acmé dans les théories du complot. Et cette tendance n'est

pas, loin de là, l'apanage des extrêmes-droites, ni même des conservateurs et libéraux, mais se retrouve aussi à gauche et dans les rangs soi-disant libertaires.

Les défenseurs et défenseuses du « dialogue entre les cultures » sont quant à eux comme les œcuméniques, qui, sous couvert de paix, essaient surtout de préserver l'institution de domination qu'est la religion. C'est bien sûr plus sympathique, mais revendiquer ce type de dialogue revient à se placer d'emblée sur un terrain culturaliste et identitaire. La démarche est même souvent folkloriste : applaudir des deux mains après avoir versé une petite larme quand un Amérindien en costume, signe de son authenticité, vient décrire les désastres qu'il subit, sans pour autant, évidemment, ne rien changer de fondamental aux causes de ces désastres.

Le cadre identitaire ne laisse aucune expression possible à la liberté et au débordement de la vie. Jamais. Il ne reste donc qu'à changer le cadre pour espérer transformer l'espèce de guerre civile qui vient en guerre sociale au potentiel émancipateur. Pour conclure, laissons la parole à Johann Most et espérons, avec lui, « *que les masses ne se laisseront plus longtemps tromper et berner, mais qu'un jour viendra où les crucifix et les saints seront jetés au feu, les calices et les hosties convertis en objets utiles, les églises transformées en salle de concert, de théâtres ou d'assemblées, ou, dans le cas où elles ne pourraient servir à ce but, en grenier à blé et en écuries à chevaux. Espérons qu'un jour viendra où le peuple éclairé cette fois ne comprendra pas que pareille transformation n'ait pas déjà eu lieu depuis longtemps. Cette manière d'agir courte et concise ne se pratiquera naturellement que lorsque la RÉVOLUTION SOCIALE, qui approche, éclatera, c'est-à-dire au moment où il sera fait table rase des complices de la prêtraille : principes bureaucrates et capitalistes et où l'État ainsi que l'Église seront radicalement balayés* ».

Jack Déjean

La seule église qui illumine est celle qui brûle...

Entre mai 2021 et décembre 2023, au moins 33 églises ont été détruites par le feu au Canada. Au moins 24 l'ont été intentionnellement. La plupart sont des églises catholiques, mais tout ce qui est chrétien est visé. Cette vague d'attaques a commencé après la découverte de 215 sépultures anonymes sur le site d'un ancien pensionnat religieux pour autochtones à Kamloops, puis de 750 autres sur un site similaire à Marieval. Jusque dans les années 1990, plus de 150 000 enfants amérindiens, inuits et métis ont été coupés de leurs familles, de leur culture et de leur langue dans ce type de pensionnat religieux. Mauvais traitements, abus sexuels et au moins 4 000 morts ont fait conclure à un ethnocide par une commission d'enquête.

Au commencement était le génocide

L'expansion coloniale européenne est la condition qui a permis au mode de production capitaliste de s'imposer et de subordonner l'ensemble des rapports sociaux aux nécessités de sa reproduction. La constitution du capitalisme comme réalité mondiale n'est pas un point d'arrivée et une nouveauté, c'est au contraire son point de départ. Il convient de préciser que le capitalisme n'a pas inventé les échanges longue distance et les emprunts réciproques entre sociétés parfois distantes. L'histoire de l'humanité est l'histoire de brassages culturels incessants, de migrations continues et de métissages perpétuels. Il n'empêche qu'il n'a existé rien de semblable à la traite négrière et à la colonisation lancés à partir du 15^e siècle depuis l'Europe, c'est-à-dire l'intégration de larges pans de tous les continents dans un même réseau de relations économiques, politiques et idéologiques centré sur l'Europe occidentale et largement commandé par elle. Ce qui est appelé dans le langage courant « mondialisation » est bel et bien l'acte de naissance et la condition de l'essor du capitalisme et de l'industrialisation.

Les premiers fers de lance de cette conquête capitaliste sur le monde, ce sont les *conquistadors*. Fusil dans une main, bible dans l'autre, ils sont la figure la plus complète du capitaliste à l'époque : un homme qui ne recule devant aucun moyen à sa disposition, dont la soif d'or n'a d'égal que la soif de pouvoir. À chaque fois, le *conquistador* instrumentalise les croyances et les rivalités locales à son profit et assassinent les souverains pour désorganiser les royaumes et chefferies autochtones. Sa cupidité est sans bornes, ses exactions étant en même temps excusées par la foi religieuse.

Des conquérants animés d'un nouvel état d'esprit prédateur ravagent ainsi une immense diversité de cultures, parfois étatiques (Incas, Aztèques, Cahokia, etc.), souvent tribales, certaines nomades et d'autres sédentaires, basées tantôt exclusivement sur la chasse et la cueillette, tantôt en association avec l'horticulture et l'élevage, voire sur une

agriculture complexe comme chez les Mayas. Les nombreuses révoltes amérindiennes furent sans cesse écrasées non seulement par la supériorité de l'armement et par les vagues incessantes de migrations, mais aussi par les ruses et les trahisons, c'est-à-dire par un *état d'esprit* particulier. Ce n'est pas pour rien que le barbelé fût inventé en 1874 par un fermier de l'Illinois, pendant la fameuse conquête de l'Ouest. Les techniques et les usages ne s'imposent pas par hasard et portent en eux des valeurs. Celles des *conquistadors* et des colons leur succédant sont particulièrement violentes.

La religion est le porte-étendard légitimant les horreurs. C'est pourtant un prêtre, esclavagiste repentant d'Amérindiens – mais non des Noirs – qui a transmis cette histoire morbide : « *Si les chrétiens ont tué et détruit tant et tant d'âmes et de telle qualité, c'est seulement dans le but d'avoir de l'or, de se gonfler de richesses en très peu de temps et de s'élever à de hautes positions disproportionnées à leur personne. A cause de leur stupidité et de leur ambition insatiables, telles qu'il ne pouvait y en avoir de pires au monde, et parce que ces terres étaient heureuses et riches, et ces gens si humbles, si patients et si facilement soumis, ils n'ont eu pour eux ni respect, ni considération, ni estime. [...] Ils les ont traités je ne dis pas comme des bêtes (plût à Dieu qu'ils les eussent traités et considérés comme des bêtes), mais pire que des bêtes et moins que du fumier* », écrit en 1552 Bartolomé de Las Casas.

Après l'arrivée des *conquistadors* dans les îles d'Haïti et de Cuba, il faut quelques années seulement pour que la moitié de la population indigène, les Arawaks, soit décimée. Au 17^e siècle, leurs descendants ont entièrement disparu. Meurtres, travail dans les mines et les plantations, maladies (variole, typhus, choléra, grippe, etc.), répression des révoltes, suicides pour échapper à la condition d'esclave engendrèrent ainsi un génocide qui allait se perpétuer pendant des siècles sur toutes les populations du continent. Pizarro, Cortès et les autres ne firent que poursuivre ce même désir d'enrichissement et de pouvoir par la destruction.

Il y a longtemps eu une controverse sur la démographie des Amériques avant l'arrivée des Européens. Ce qui est certain, c'est que la densité de population était bien plus élevée que ce qui a été longtemps convenu. En 2019, une équipe de l'University College of London évalue à 60 millions la population amérindienne en 1492, pour 56 millions de morts au cours du premier siècle de colonisation, soit environ 10% de la population mondiale de l'époque. A titre de comparaison, la Seconde guerre mondiale a fait 80 millions de morts, soit 3% de la population mondiale de l'époque ; les guerres napoléoniennes auraient quant à elles fait autour de 5 millions de morts, soit environ 2,5 % de la population européenne de l'époque. L'histoire humaine n'a probablement jamais connu un tel anéantissement, d'autant plus si on l'associe à l'esclavage et aux colonisations des autres continents. La civilisation moderne naît sur une hécatombe.

Pour l'anthropologue Pierre Clastres, il ne s'agit pas tant d'un génocide que d'un ethnocide. « *L'ethnocide, dit-il, c'est donc la destruction systématique des modes de vie et de pensée de gens différents de ceux qui mènent cette entreprise de destruction. En somme, le génocide assassine les peuples dans leur corps, l'ethnocide les tue dans leur esprit* ». D'un côté, il y a une suppression physique immédiate, de l'autre un processus plus ou moins d'acculturation et d'anéantissement, avec son lot de morts mais aussi d'effacement des langues, des coutumes, des imaginaires, des savoirs, etc. Dans les deux cas, il s'agit bien d'en finir avec l'altérité.

Pierre Clastres rappelle toutefois que les ethnocides ont été réalisés, selon les critères de l'époque, pour le bien du sauvage : ils s'appuient sur une justification humaniste et civilisationnelle. Cela nécessite une conception particulière que seule la civilisation occidentale a développée, à savoir d'être supérieure aux autres cultures au point qu'elles doivent s'aligner sur celle-ci. Si Pierre Clastres rappelle que toute culture a tendance à se considérer comme la meilleure, c'est-à-dire à être ethnocentristes, seule la civilisation occidentale porte cet

impératif d'homogénéiser toute forme de vie à ses standards. Il ne s'agit alors pas d'une forme d'universalisme antiraciste basée sur la conscience de l'appartenance à une commune humanité, mais bel et bien d'une forme d'universalisme rapetissé et réducteur. Les peuples conquis n'ont ainsi pas le choix : s'assimiler ou mourir, voire, dans le cas des Achés qu'a côtoyé Pierre Clastres dans les années 1960, *à se laisser mourir*. Il faut dire que les maladies et les massacres perpétrés par les colons avaient laissé leur communauté tellement exsangue que les survivants et survivantes avaient abandonné tout espoir..

Ce que suggère Pierre Clastres, c'est que cet universalisme de domination serait en réalité l'universalisme de la marchandise et relèverait de l'illimitation du capitalisme. Cet impératif de s'assimiler à la civilisation occidentale ou de disparaître vient de « *son régime de production économique, espace justement de l'illimité, espace sans lieux en ce qu'il est reculé constant de la limite, espace infini de la fuite en avant permanente. Ce qui différencie l'Occident, c'est le capitalisme* ». Ne supportant ni bornes, ni singularités, le capitalisme est sa propre fin et la société industrielle « *la plus effrayante machine à détruire. Races, sociétés, individus ; espace, nature, mers, forêts, sous-sol : tout est utile, tout doit être utilisé, tout doit être productif, d'une productivité poussée à son régime maximum d'intensité* ». Les modes de vie ne correspondant pas aux critères de la productivité, de la maximisation des profits et du développement exponentiel sont intolérables, en premier lieu les cultures Amérindiennes, comme beaucoup d'autres.

Une histoire rationnelle et hérétique du monothéisme

La foi dans la Raison toute puissante a tout d'une idéologie. Le Projet Manhattan, immense machinerie pour fabriquer la première bombe atomique entre 1940 et 1945, en est une caricature : des centaines de milliers de personnes ont travaillé de près ou de loin, le plus souvent sans le savoir, pour donner la capacité à l'humanité de s'autodétruire. Les innovations technologiques actuelles prolongent cette idéologie. C'est le cas, par exemple, avec Google et son laboratoire médical Calico, qui prétend viser ni plus ni moins à « vaincre la mort ». Outre le slogan publicitaire, intelligence artificielle, nanotechnologies, manipulations génétiques et autres sont supposés prolonger l'espérance de vie à grand renfort de prothèses technologiques – évidemment, pas pour tout le monde et en dégradant la vie elle-même.

Il est évident avec ces deux exemples – il y en a beaucoup d'autres – que la science n'est parfois pas si éloignée du religieux et n'est en tout cas assurément pas en dehors des logiques d'intérêts politiques et économiques. L'amour du savoir est bien loin des logiques militaires ou de croissance, en revanche l'irrationalité des croyances s'insinue par tous les pores de la science moderne.

Le rationalisme triomphant des premiers siècles de l'essor des sociétés modernes, capitalistes et industrielles était une illusion. Il s'est bien vite révélé comme un cauchemar de domination. En outre, n'importe quel physicien honnête sait qu'il se heurte aux limites des mystères des origines et de la vie. J'irai même plus loin : celui qui se priverait de tout rapport un tant soit peu spirituel au monde ne pourrait que passer à côté de la joie d'une vie équilibrée et d'une conscience libérée de la pollution perpétuelle par les tracasseries et les obsessions.

Il n'empêche qu'on aurait tort de jeter le bébé avec l'eau du bain et de tomber dans le relativisme le plus plat (surtout à une époque où on veut nous faire croire que la vérité, c'est

le mensonge) : la science, c'est-à-dire l'exercice méthodique de la raison, est une idéologie qui n'est pas tout à fait comme les autres. L'anarchiste iconoclaste Prudhommeaux a mené une critique farouche d'une certaine science prétendant dire ce qui doit être, tout en reconnaissant l'utilité d'une science contemplative de la réalité, cherchant à produire des connaissances de manière intègre, sans prendre ses désirs ou ses craintes pour des vérités. Elle peut bien sûr permettre d'améliorer l'efficacité de tel ou tel usage, mais sans en faire l'objectif prioritaire et de façon *raisonnable*. Surtout, elle n'est pas une fin en soi, mais dans ces conditions un outil favorable à l'épanouissement de son humanité. La raison n'est alors pas transformée en rationalité instrumentale, où la fin justifie les moyens dans un calcul cynique et une course à l'efficacité.

Prudhommeaux critique ainsi « *le scientisme, c'est-à-dire l'attitude religieuse en présence de la science, [qui] pourrait bien être la plus universelle, la plus dangereuse des religions contemporaines* ». Pourtant, l'attitude d'interrogation et d'expérimentation, finalement d'agnosticisme, est la plus compatible avec la liberté. C'est elle que Prudhommeaux fait sienne et appelle de ses vœux.

Certes, la science est un système de représentation et d'interprétation du monde, au même titre que les religions ou l'animisme, par exemple. Elle est en partie une idéologie, mais une idéologie bien singulière : elle est censée chercher la vérité avec méthode, ou en tout cas des résultats justes et pertinents sur le réel. Elle peut alors se dégager des stéréotypes et se méfier de ses propres conclusions. C'est dans ce cas qu'elle permet de produire des connaissances et d'enrichir son rapport au monde. À condition qu'elle persiste dans une *démarche critique*.

Toutefois, la science n'est pas en dehors de la société et est traversée par des enjeux économiques et politiques. Elle s'est même constituée à l'ombre d'une bourgeoisie qui était alors en train de prendre les rênes du pouvoir. C'est d'ailleurs au nom de la science que Taylor a inventé une nouvelle organisation

du travail subordonnant la matière humaine aux patrons et ingénieurs et appauvrissant les savoirs des métiers. Associée à la technique, la science est devenue une force productive et un sas d'innovations en vue de profit et de puissance, capable de modeler son propre monde, et ce malgré les doutes, les incertitudes et les erreurs inhérents à son activité. Conformément à ce qu'annonçait le théoricien du néolibéralisme Friedrich Hayek en 1945, connaître, c'est désormais posséder une information valorisable qui permettra d'améliorer sa position sur le marché économique. C'est exactement ce qui est proposé aux écoliers et écolières du monde entier aujourd'hui. L'esprit critique n'a dans ce sens aucune utilité, sauf à permettre de se vendre dans un marché de niche d'une critique soumise à ses garants.

Prudhommeaux rappelait avec justesse que la science a été détournée et corrompue par une nouvelle élite en train d'émerger : la technocratie. Son règne est celui des nouveaux seigneurs aux manettes de l'industrie, de la propagande, de la politique et de la programmation du devenir. Selon lui, la technocratie a pour critère principal l'efficacité technique et confond fins et moyens.

« Croire que tout est permis parce qu'on croit que tout est possible, c'est la conclusion cynique du délire de volonté de puissance attisée chez des cerveaux faibles par un ou deux siècles de révolution industrielle – destructrice de toutes les ressources énergétiques du monde et des forces les plus intimes de l'humanité ».

L'essor de la technocratie dégrade aussi bien les milieux de vie que la vie elle-même.

La science a été largement confisquée et fait désormais partie du problème pour qui vise un tant soit peu l'épanouissement de la liberté et de la vie. Il n'empêche qu'on peut essayer d'élaborer une analyse rationnelle des

religions. Il y a différentes manières de le faire. L'une d'elle est menée avec brio par Thomas Römer, historien et philologue spécialiste de l'Ancien Testament. Il reconstitue ainsi en partie la véritable histoire des religions monothéistes (Judaïsme, Christianisme, Islam).

On apprend ainsi que *Yhwh* était à l'origine un dieu de nomades résidant dans le Sinaï, qui va être importé dans les royaumes d'Israël et de Juda. Selon la tradition, il régnait depuis le sommet d'une montagne. Il est alors un dieu de la guerre et de l'orage.

Peu à peu, il s'impose comme divinité principale – mais non unique – dans ces deux royaumes, aux côtés de la déesse Ashérah à laquelle il est souvent associé. Ses attributs changent aussi : de dieu de l'orage protecteur du Soleil, il devient lui-même dieu solaire, tout en conservant ses propriétés sur l'orage. Il a parfois été adoré sous la forme d'un taureau, à la manière du dieu Baal. D'autres fois, il – c'est un dieu masculin – est perché sur un trône. Il est probable que des sacrifices humains lui aient été offerts en cas de crise.

A partir de -722, la capitale du royaume de Juda, Jérusalem, se développe. Cela attise la convoitise des puissants voisins assyriens et égyptiens. Malgré la défaite en -701 contre les Assyriens, Jérusalem n'est pas prise, ce qui est mis sur le compte de la puissance de *Yhwh*. L'importance symbolique de Jérusalem est née. Par la suite, l'influence assyrienne se relâche. Sous le règne du roi réformateur Josias, les cultes aux dieux concurrents de *Yhwh* sont interdits pour appuyer la centralisation du pouvoir à Jérusalem : *Yhwh* devient le seul dieu du royaume et il est affirmé qu'il est un, c'est-à-dire qu'il réside uniquement à Jérusalem. Ce sont les premiers pas du monothéisme qui deviendra ensuite le Judaïsme, à ceci près que l'existence des autres dieux n'est pas encore niée, mais leur culte est seulement interdit.

La conquête du Levant par les Babyloniens freine ce processus. L'élite de Jérusalem est exilée de force en -597. Suite à une révolte en -587, le temple de Jérusalem

est détruit par l'armée babylonienne. Une deuxième déportation a lieu. Cette crise entraîne une intensification religieuse, particulièrement au sein des élites exilées. Plutôt que de considérer que les dieux babyloniens sont les plus forts ou que *Yhwh* les avait abandonnés, les élites exilées construisent alors une littérature mythique qui donnera une première version de la Bible.

Lorsqu'ils reviennent en Israël suite à la chute de Babylone, conquise par les Perses, ils appuient leur pouvoir sur cette nouvelle religion. Si les royaumes d'Israël et de Juda sont tombés, ce serait à cause du manque de foi du peuple et ce serait *Yhwh* qui l'a décidé en guise de punition. Le glissement vers l'idée de dieu unique est progressif. Il règne sur tous les peuples, mais entretient une relation particulière avec celui d'Israël. Au passage, les élites religieuses s'assurent un pouvoir sans limite dans le temps : un dieu unique a le privilège de ne pas pouvoir être substitué par un autre, et il en est de même de la caste sacerdotale.

Certains diront peut-être à quoi bon savoir tout cela ? Et bien peut-être parce que ce n'est pas la moins bonne des manières de désamorcer le poids des fanatismes de ces religions. D'autant plus qu'en tout état de cause, cela fait toujours une bonne histoire à raconter...

Actualités religieuses : le déluge d'Al-Aqsa et le glaive de fer

Le 7 octobre 2023, le Hamas lance une attaque contre Israël, dénommé « Le déluge d'Al-Aqsa » : des tirs de roquettes sont abondamment lancés pour prendre de cours le bouclier anti-roquettes et surtout des dizaines d'assaut ont lieu simultanément au niveau du mur qui sert de frontière entre la bande de Gaza et Israël. Des assaillants pénètrent sur le territoire israélien. Des bases militaires et des postes policiers sont pris pour cibles, mais aussi des passants et passantes, un festival de musique électronique, des résidents et résidentes des villes frontalières. En une journée, plus de 1000 personnes sont tuées et environ 200 prises en otage. Là où certains et certaines ont voulu y voir une résistance héroïque, ce n'est ni plus ni moins qu'un pogrom géant.

Le Hamas est l'acronyme du Mouvement de résistance islamique, créé en 1987 par des dirigeants des Frères musulmans. Se revendiquant d'un islamisme sunnite, il est financé par l'Iran et le Qatar et est allié au Hezbollah chiite présent principalement au Liban. Sa charte appelle au Jihad contre les juifs et les juives et à l'anéantissement de l'Etat israélien. L'antisémitisme est une de ses bases idéologiques. D'ailleurs, son document fondateur reprend les thèses des *Protocoles des sages de Sion*, faux texte créé par la police secrète Tsariste en Russie pour justifier les pogroms et à la base de la théorie du complot utilisée pour justifier l'extermination des Juifs par les Nazis. Le Hamas n'a pas pour seul ennemi Israël : les Palestiniens et Palestiniennes attachés à la liberté le sont aussi. L'organisation vise la mise en place d'un Etat islamique basé sur la charia. Au pouvoir depuis 2007 dans la bande de Gaza, il a toutefois dû infléchir ses positions idéologiques face à la réalité de l'exercice du pouvoir d'une population composée de fractions quelque peu rétives à la soumission.

Évidemment, le contexte est important et ce n'est pas pour rien que des milliers de Gazaouis

et de Palestiniens et Palestiniennes ont fini par accepter les fanatiques du Hamas comme fer de lance de la résistance palestinienne. La puissance est du côté de l'Etat israélien. La colonisation en est au point qu'il n'y a plus qu'il n'y a plus d'espace non contrôlé par l'armée et les colons israéliens sauf la bande de Gaza, qui est un mince espace enclavé entre Egypte et Israël, sorte de prison à ciel ouvert où plus de 2 millions de personnes essaient de survivre malgré les pénuries d'eau et de nourriture, les coupures d'électricité. À 80 km se trouve Tel-Aviv, capitale de l'Etat israélien et ville la plus chère du monde, où le prix du m² atteint les 15 000€.

De l'autre côté, l'extrême-droite a conquis l'Etat israélien en 2022. Le Premier ministre Netanyahu est nationaliste et conservateur, le ministre de la Défense Yoav Gallan est un fervent défenseur de la colonisation de la Palestine, le ministre de la Sécurité nationale Itamar Ben-Gvir est un suprémaciste juif prônant la mise en place d'une théocratie et l'expulsion de tous les Arabes, le ministre des Finances Bezalel Smotrich est un suprémaciste juif et fanatique religieux qui milite pour la ségrégation entre juifs et arabes dans les hôpitaux et contre les homosexuels.

Dès le 11 octobre, l'Etat israélien lance pour se venger l'opération « Glaive de fer », une guerre totale mixant bombardements massifs et assauts militaires terrestres. Aujourd'hui, la bande de Gaza n'est plus qu'un champ de ruines et début décembre le nombre de morts palestiniens était déjà estimé par des experts militaires à 20 000 morts. Les parents écrivent le nom de leurs enfants sur leurs bras, afin de pouvoir les identifier s'ils se font tuer dans les bombardements.

D'un côté comme de l'autre, tout a été fait depuis des années pour professionnaliser le conflit. Et finalement, le Hamas s'est félicité de la montée de l'extrême-droite en Israël et l'extrême-droite israélienne a encouragé le maintien au pouvoir du Hamas dans la bande de Gaza : ils ont une vision commune, celle de ramener ce conflit sur le terrain religieux et nationaliste, c'est-à-dire identitaire. D'ailleurs,

le nom de l'opération du Hamas n'est pas choisi au hasard : il s'agit de se venger de l'intrusion de l'armée israélienne sur l'esplanade de la mosquée Al-Aqsa en mai 2021. Ce que montre l'horreur de la situation là-bas, c'est encore une fois la nécessité de mener une critique radicale des religions, du nationalisme et de l'étatisme, dont la guerre est une conséquence naturelle.

Nationalisme, quand tu nous tiens...

« Il n'y a qu'une seule guerre de libération : celle qui, dans tous les pays, est menée par les opprimés contre les oppresseurs, les sans-patrie contre leurs propres États ».

Le nationalisme a bien des points communs avec la religion. Si l'Etat est bel et bien une forme théologique prolongeant la religion, comme Bakounine l'avait bien compris, c'est le nationalisme qui va consacrer son aspect religieux contemporain. L'Etat moderne se constituant au moment de l'essor du capitalisme n'est pas une forme vide : elle est pleine d'une idéologie nouvelle particulièrement puissante, continuant aujourd'hui encore par montée de fièvre de bousculer l'histoire. La naissance des Etats modernes est en effet concomitante avec l'essor de l'Etat-Nation : à l'appareil d'Etat, constitué de frontières, de règlements, d'une armée de soldats et de fonctionnaires, force impitoyable d'homogénéisation (des langues, des unités de mesure, des mœurs, etc.) se juxtapose une identité collective surplombante : la *nation*.

Le morcellement du pouvoir à l'époque féodale et les liens communautaires locaux attachant l'individu s'opposent à l'émergence d'un quelconque sentiment national. On est d'abord de son petit coin de pays, tout en appartenant à une vaste communauté religieuse, avant d'être Français, Française ou autre. A partir de la Renaissance et de la construction progressive de l'Etat national, les horizons se dégagent : la conscience nationale s'immisce peu à peu dans les esprits – les guerres perpétuelles entre les royaumes aidant.

L'apparition de l'Etat a bien sûr précédé celle de la nation (finalement très récente), et cette dernière s'y accole. Dissociée de l'Etat, la nation perd toute consistance : l'Etat est ce qui donne consistance au fantasme de la Nation, transformée ainsi en puissance matérielle.

Le contraire est aussi vrai. Johann Fichte, fanatique de la nation allemande, parlait de l'Etat comme d'un instrument de « calcul purement mécanique ». En ce sens, la Nation est un peu le supplément d'âme appuyant la dynamique unitaire de ce monstre froid qu'est l'Etat. C'est un peu comme si le rationnel avait besoin de l'irrationnel pour surmonter ses contradictions. Pour le dire autrement, la conscience nationale est le voile mystique enveloppant la domination étatique. Le nationalisme est une nouvelle profession de foi aux apparences séculaires et pourtant empreinte de religiosité : il est la face théologique de l'Etat moderne, avec sa liturgie, ses héros et ses principes sacrés.

La Nation devient une force pour le développement des nouvelles sociétés modernes, capitalistes et industrielles. Aucune parcelle de territoire, aucun groupe de population ne doit plus échapper au capital. Les nouvelles classes dirigeantes, la bourgeoisie, ont besoin d'un nouveau cadre socio-spatial : il le trouve dans l'Etat-Nation conquérant. Celui-ci s'élabore lentement et ne cesse de s'élargir pour devenir un phénomène de masse, s'appuyant d'ailleurs de plus en plus sur un arrière-fond raciste. Les études raciales et sur les particularismes culturels sont venues nourrir des logiques identitaires, qui vont largement contribuer à façonner les territoires. La figure du juif et de la juive est quant à elle une forme de refoulement collectif : représentants une communauté au-delà des frontières, leur rejet permet de renforcer la cohésion nationale³. L'antisémitisme est ainsi venu alimenter les nationalismes européens en construction.

Quand on parle de nationalisme, on pense d'abord aux nervis d'extrême-droite et aux ratonnades. On oublie qu'il existe un nationalisme de gauche très ancien, nourri aux vieilles stratégies marxistes-léninistes et

3. Il en existe aussi une variante : un anticapitalisme tronqué, reposant sur la critique de la finance assimilée à la communauté juive. Face à la mécanique abstraite et implacable du capitalisme, il est plus facile de désigner un ennemi repérable. C'est sur cette logique que repose tous les complotismes en vogue aujourd'hui.

maoïstes de luttes de libération nationale. En gros, l'urgence dans les pays les plus pauvres est à s'émanciper des tutelles impérialistes (Etats-Unis, France, Royaume-Uni, etc.) en construisant leur propre Etat national. Le communisme attendra... Evidemment, à l'époque (et souvent encore aujourd'hui), Russie et Chine n'étaient pas considérés comme des forces impérialistes. Les mêmes agissements devenaient étonnamment des avancées vers l'émancipation sous pavillon rouge.

C'est en héritier et héritière de ce carcan idéologique que nombre de gauchistes (et parfois d'anarchistes) se précipitent pour se solidariser avec la Palestine, et plus précisément avec les forces avant-gardistes censées les guider : pour les plus traditionnels, avec le Front Populaire de Libération de la Palestine (organisation marxiste-léniniste proche de l'Iran des Ayatollahs et qui a défendu une position pro-Assad pendant la révolution syrienne), pour les moins regardants, avec le Hamas (organisation islamiste fondée par des membres des Frères Musulmans et adepte des pogroms de masse).

J'ajoute au passage qu'il se passe à peu de choses près la même chose en Ukraine : que des personnes prennent les armes pour se défendre contre une armée venant les envahir est une chose bien compréhensible, que des anarchistes nous vendent pour le justifier que prendre l'uniforme n'est pas un problème, puisque cela se fait au nom de la société ukrainienne et non de l'Etat ukrainien, ou que le pouvoir de l'OTAN est plus acceptable que le pouvoir russe, en devient un. Les justifications alambiquées masquent mal le virage nationaliste, là où un aveu d'incertitude et de perplexité sur ses propres actions que des conditions bien délicates ont poussé pourraient suffire. On fait parfois bien comme on peut dans des situations très défavorables.

Luttes de libération nationale et luttes anti-impérialistes à la mode marxiste-léniniste réhabilitent les vieux logiciels autoritaires : il faudrait un Etat fort avec un peuple docile nourri au sentiment national. Derrière

se retrouve l'idée que la nation serait une réalité universelle : il existerait des peuples bien spécifiques aux autres, avec des critères objectifs comme le territoire, la langue, la culture. Eric Hobsbawm, dans *Nations et nationalismes depuis 1780*, renverse la perspective du nationalisme – ou plutôt, la remet à l'endroit : les nations sont des phénomènes historiques récents. Elles sont façonnées par les Etats et les nationalistes, et non l'inverse. Ce ne sont donc ni des produits naturels, ni des nécessités historiques, mais des constructions sociales, fruits de l'effort d'individus au pouvoir s'étant constitués en forces sociales capables de les imposer.

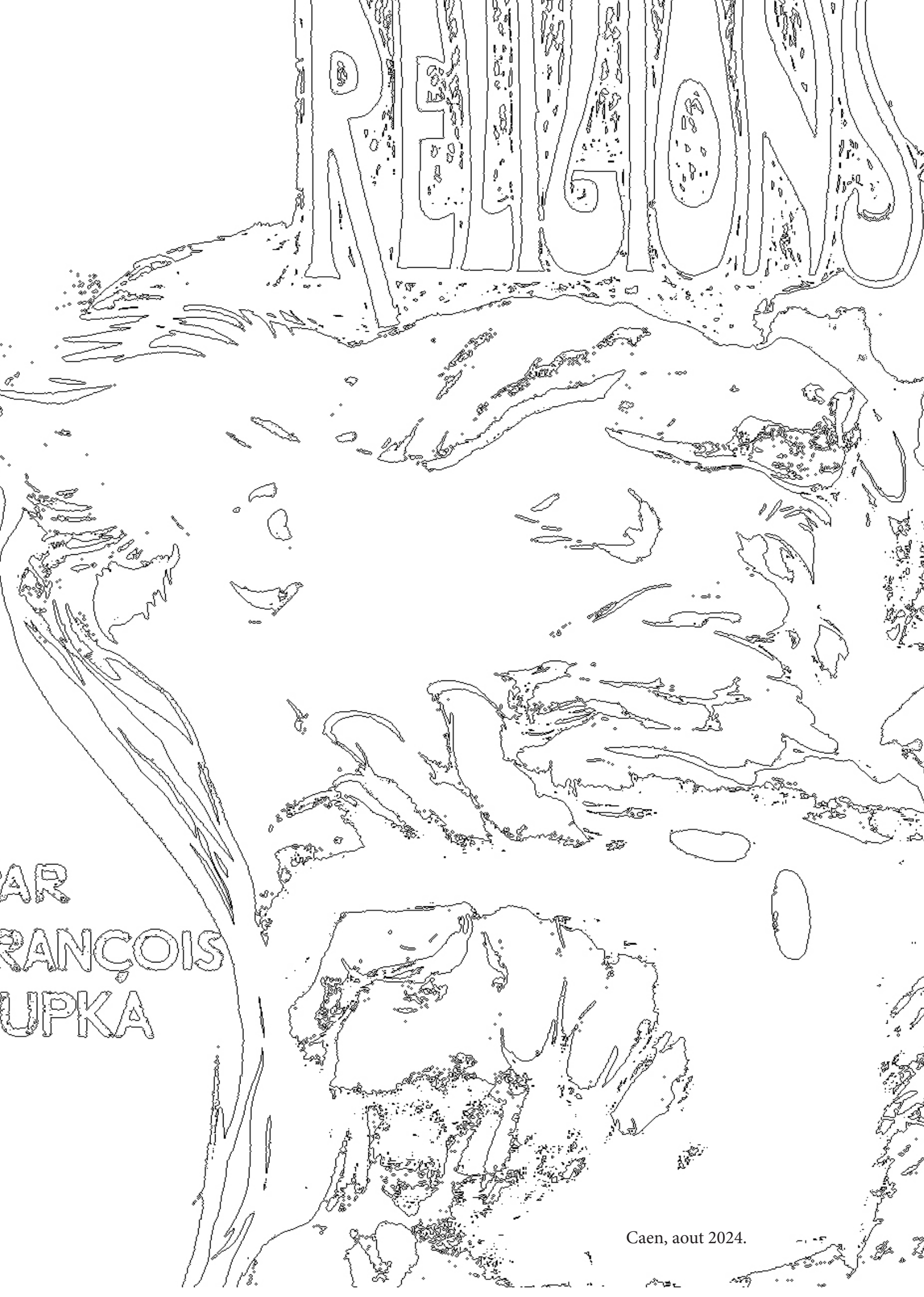
Par ailleurs, le nationalisme est à la base de l'impérialisme, c'est-à-dire contre quoi ce que les gauchistes s'en revendiquant prétendent lutter. Comme le rappelle Freddy Perlman dans *L'appel constant au nationalisme* (1984), le nationalisme a servi en quelque sorte de serre, où le capital a pu croître et germer, se répandant ainsi à travers le globe. Il serait donc bien curieux qu'il puisse devenir un antidote. Pourtant, certains courants révolutionnaires semblent persister à s'imaginer que les fièvres nationalistes et les guerres de libération nationale pourraient démanteler l'empire capitaliste. L'histoire montre pourtant que ces luttes consistent à remplacer l'oppression des colonialistes par l'oppression de la bourgeoisie locale et autochtone. Le nationalisme reste chevillé au corps du capitalisme, tantôt dilué dans la logique marchande globale, tantôt exacerbé par la logique défensive ou conquérante des terres et ressources. Et ce, à gauche comme à droite.

Évidemment, une autre solidarité, n'abandonnant pas la critique, peut se tisser avec les Palestiniens et Palestiniennes se faisant massacrer sous les bombes de l'Etat israélien. Face à la destruction minutieuse et patiemment organisée de la bande de Gaza, il n'est pas possible de rester indifférent. Le sort réservé avant cela aux Palestiniens et Palestiniennes suffisait d'ailleurs largement à vouloir agir. Mais ce n'est certainement pas une raison pour abandonner les perspectives les plus émancipatrices, de céder aux sommations de choisir

son camp ou de s'allier en politicien et politicienne avec l'ennemi de mon ennemi. Tout au contraire : la question palestinienne dévoile, encore une fois, la faillite de l'étatisme, des religions, du nationalisme et des logiques identitaires en général.

Il n'y a pas à choisir un camp plutôt qu'un autre dans une guerre. Les guerres ne portent que des perspectives autoritaires : elles ramènent tout à l'Etat, qu'il soit constitué ou désiré ; elles s'appuient sur des idéologies du pouvoir, qu'elles soient religieuses ou nationalistes, et qui toutes diluent l'individualité dans la masse et favorisent une mentalité de troupeau. Plus que jamais, il importe d'affirmer :

Ni patrie,
ni nation,
vive la
révolution !



AR
FRANÇOIS
LUPKA

Caen, aout 2024.

